

Entre grande délinquance et trafic de drogue, Nantes dans la spirale de la violence

Par [Guyonne de Montjou](#) et [FIG Data](#)

Publié le 02/09/2022 à 06:22,

Mis à jour le 02/09/2022 à 14:37

Écouter cet article 

00:00/10:48 



À Nantes, fouille d'un jeune conducteur interpellé. *Ruaud / Andia.fr*

REPORTAGE - En attendant la riposte dissuasive des pouvoirs publics qui tarde à venir, les habitants s'organisent et refusent de baisser les bras.

«*Attention, ils sont là. Ne les regardez pas, alerte Anne-Marie* en accélérant le pas sous le préau en béton qui sent l'urine. Chaque jour, c'est la même chose, de 10 heures à 1 heure du matin, ils nous pourrissent la vie.*» L'empressement de cette

femme coquette, à l'aise dans ses chaussures plates, témoigne de la colère que ces jeunes cachés sous leur capuche lui inspirent.

Ils sont trois garçons, masses sombres flottant au-dessus de la pelouse verte, tantôt adossés, allongés ou assis sur la bouche d'aération du parking où ils ont installé leur point de deal en octobre dernier. Ils parlent fort, dans une langue à eux, qui mélange le wolof et le français, éclatant soudain dans un rire bruyant et forcé. Âgés de moins de 18 ans, agités et furtifs, ils semblent s'accommoder des regards fuyants, apeurés et du silence réprobateur des habitants des 370 appartements qui les entourent.

Si on en tuait trois ou quatre d'un coup, les dealers quitteraient notre quartier

Au croisement des allées de ce complexe résidentiel bâti dans les années 1970 dans le quartier Bellevue jusque-là sans histoire, à l'ouest de Nantes, à vingt minutes du centre-ville en tramway, il est impossible de ne pas les voir en rentrant chez soi. Les familles, les poussettes, les personnes âgées se mêlent aux clients qui marchent comme des zombies et échangent furtivement leurs billets contre un peu de coke, d'héroïne, de résine de cannabis. Le scénario est bien rodé: l'un des dealers se détache et s'en va fouiller dans un massif de charmille qui lui sert de planque.

«Parfois, je les vois compter leur énorme liasse de billets. Un paquet de 5 centimètres d'épaisseur», raconte un homme dans les étages, qui a chaussé ses jumelles et envoyé quelques clichés à la maire Johanna Rolland, sans recevoir de réponse.

Zombies et poussettes

En un an, le voisinage tranquille de ce quartier résidentiel s'est transformé en un bloc d'inquiétudes. De son étroite fenêtre, chacun peut assister, impuissant, aux scènes quotidiennes toujours plus violentes. «Un père de famille de 35 ans, qui les avait regardés un soir de travers, a été fracassé en rentrant chez lui. Ils se sont déchaînés avec des coups de pied. Il était plein de bleus sur le visage et il n'a pas voulu porter plainte, de peur des représailles», raconte Anne-Marie. «Un autre est descendu un soir où il avait trop bu et on a tout entendu: les coups et les insultes. C'était horrible, personne n'est intervenu.» La gangrène est là.

Mélange de résignation, de peur et d'amertume, elle distille une langueur inquiète parmi la quinzaine d'étages de ces bâtiments: *«Je n'ai pas envie de déménager ; ici, c'est chez moi»*, affirme avec aplomb une jeune grand-mère, salariée d'un cabinet d'huissier, qui vit seule là-haut et se démène pour faire évoluer la situation. *«J'ai acheté cet appartement 80.000 € à crédit il y a quatre ans pour ma retraite. On ne va pas se laisser faire.»* Dans la cage d'escalier, certains voisins ont trouvé des excréments *«qui n'étaient pas d'animaux»* et, souvent, des sacs kraft jonchent le sol avec leur canette vide et les restes de sandwiches qu'ils se font livrer sur leur point de deal. Ici, les murs ont des oreilles. Une rumeur circule: certains habitants laisseraient les dealers utiliser leurs toilettes, et leur ouvriraient la porte cochère.



Patrouille de la police municipale au hangar à bananes de Nantes. Franck Dubray/OUEST FRANCE/MAXPPP

Tir dans les mollets

Depuis un trois-pièces tout là-haut, on voit un jeune - âgé de moins de 8 ans -, habitant au troisième étage avec sa famille rom, se mêler à eux. *«J'ai résilié mon abonnement de cinéma, je ne sors plus de chez moi après 21 heures. Et je n'emprunte plus la porte de l'immeuble: je passe par le parking pour ne pas les croiser»*, explique cette mère célibataire avant de conclure, *«ça va mal finir.»*

Peu à peu, au fil des mois, la peur a laissé place à une rage sourde: *«Il y a deux semaines, on a entendu des coups de feu»*, raconte cette résidente pleine de vivacité, habitant au dixième étage d'un des immeubles. *«C'était un règlement de compte entre bandes. On s'est dit, chouette, ils vont s'entretuer. Mais non, rien. Ils se sont contentés de se tirer dans les mollets»*, conclut-elle avec dépit. Ce jour-là, rapporte Ouest-France, une quarantaine d'étuis de calibre 7,62 et 9 mm ont été retrouvés au sol. *«Je sais qu'une cagnotte a été ouverte par un résident en face. Il veut récolter assez d'argent pour passer un contrat»*, explique-t-elle posément. *«Si on en tuait trois ou quatre d'un coup, les dealers quitteraient notre quartier. Parce que la mairie et la police ne font rien, faute de moyens ; voilà où on en arrive.»*

Il y a quelques jours, à cet endroit, plusieurs unités de la BAC, des CRS et de la police municipale sont intervenues, avec des gyrophares et des sirènes. *«Le réseau d'à-côté, qui s'installe chaque soir sous le toit de la pharmacie, a été dispersé»*, raconte-t-elle à sa fenêtre, en reconstituant le théâtre des opérations avec ses mains. *«Puis ils sont revenus un quart d'heure après. Mais les policiers ne sont même pas entrés ici, dans la résidence. Personne n'a bougé.»*

À VOIR AUSSI - Nantes, la sixième ville de France, connaît un regain de l'insécurité dans ses rues

Démotivation

«En revanche, le lendemain, c'était l'enfer. Les dealers sautaient sur les voitures du parking de l'école en poussant des cris de sauvages. C'était une façon de nous faire taire, de nous montrer qu'ils étaient les plus forts.» Le hall d'entrée, enfer froid aux grandes vitres, ouvre chaque jour sur cette scène répétitive. *«Regardez-les planquer leur drogue dans les bosquets de la cour»*, chuchote-t-elle comme si l'un d'eux pouvait surgir derrière elle. *«Un jour, la police a trouvé leur cachette. Pour nous punir, ils ont foncé en scooter sur la porte cochère. La caméra de surveillance qu'on a installée, et qu'ils ont détruite après, a même montré une fille se faisant bestialement sodomiser sur ordre de l'un d'eux dans le local à poubelles.»*

Guillaume Richard, conseiller municipal de l'opposition, avance le chiffre inquiétant d'une multiplication par 1,8 des agressions sexuelles en un an et demi dans l'agglomération nantaise. Quasi doublé. Pour cet élu LR, la politique d'accueil des migrants de la maire socialiste, en 2018, est en cause: *«Johanna Rolland a fait du zèle en ouvrant les bras aux migrants sans allouer aucun moyen à leur accueil. Ils ont été 700 hommes de moins de 30 ans, parqués plusieurs mois dans un gymnase. Ça a*

eu l'effet d'une bombe. Maintenant, c'est beaucoup trop tard.» La sénatrice (LR) Laurence Garnier partage son constat et dénonce également la complaisance de l'équipe en place vis-à-vis des zadistes de Notre-Dame-des-Landes et des manifestants-casseurs qui ont, chaque samedi, troublé l'ordre public dans le centre-ville ces derniers mois sans susciter de vive réaction de la part des pouvoirs publics: *«C'est ce manque de courage qui fait qu'on crève aujourd'hui»*, s'étrangle la quarantenaire. *«Nantes est gangrenée de squats. On est guetté dans la rue. Une mauvaise rencontre, ce n'est pas un coup de pas de bol, c'est l'effet de réseaux organisés.»*

Punks à chiens

Au cœur de Nantes, le centre de pilotage des vidéos de surveillance est en alerte: 150 caméras publiques fonctionnent en permanence et appuient l'action des policiers, en sous-effectifs. *«Nous avons longtemps été considérés comme une ville paisible, et nous avons peu de moyens. Les choses ont changé. En mai 2021, nous avons signé un contrat de sécurité intégré avec l'État pour recruter davantage de policiers municipaux et en accueillir des nationaux. C'est en cours»*, rassure Pascal Bolo, adjoint à la sécurité de la maire socialiste.

Le soir, j'ai toujours une clé serrée entre mes doigts et un porte-clés sirène à 140 décibels

Le centre-ville de Nantes, autrefois havre de paix et de tranquillité, est devenu un repaire de trafics et d'errances, visible à l'œil nu. Punks à chiens, groupes de «blédards» avec une sacoche en bandoulière, pickpockets à pied ou à vélo, camés à l'œil vitreux, la promenade autour du château des Ducs de Bretagne peut aisément virer au cauchemar, surtout après 20 heures. Sous les préaux ou dans les ruelles mal éclairées, les exactions et les deals se multiplient.

«On constate une recrudescence d'armes blanches pour menacer les gens», concède l'adjoint au maire. *«Une bonne partie de cette délinquance nouvelle est de subsistance, la plupart du temps émanant de jeunes qui sont sur un parcours migratoire, sans possibilité d'obtenir une régularisation.»* En plein après-midi, dans l'artère la plus passante de la ville, à la croisée des tramways, station Commerce,

tandis que les passants et les touristes poursuivent leur promenade, une vingtaine d'hommes en uniforme resserrent leur filet et interceptent quatre gaillards qu'ils menottent aussitôt.



Non armée, la police municipale de Nantes opère parfois avec les CRS. Olivier Lanrivain/PRESSE OCEAN/MAXPPP

Charbonneur squatteur

L'un d'eux éructe des insultes aux policiers impassibles. Sur lui, de l'argent liquide, des stupéfiants, des portables et des plaquettes de prégabaline, un médicament aux propriétés euphorisantes et désinhibantes. *«Ils les trouvent parfois dans leur parcours de migrants»*, précise Pascal Bolo. *«Et il y a de plus en plus d'héroïne et de cocaïne sur les points de deal. Les charbonneurs sont importés de région parisienne. Ils squattent les appartements des bailleurs sociaux du centre-ville... Mais malgré tout, la situation sécuritaire de Nantes s'améliore.»*

Les commerçants ne partagent pas son optimisme: *«Pendant le confinement, nous nous sommes, par groupe de douze, initiés à l'autodéfense»*, raconte Olivia Delezinier, propriétaire d'un restaurant bien placé dans le centre, toujours aux aguets pour éviter à ses clients ou à ses serveurs une déconvenue. *«Je suis dégoûtée de voir à quel point ces jeunes d'à peine 16 ans, les yeux rouges, qui ne parlent même*

pas le français, viennent f... la m... Je crois qu'on est tous à cran, qu'on les attend. Riverains, commerçants, on est prêts au combat», explique cette brune robuste et souriante. «Le soir, quand je pars, j'ai toujours une clé serrée entre mes doigts et un porte-clés sirène à 140 décibels.»

Travaillant depuis onze ans dans le monde de la nuit, agent de sécurité dans un bar, Guillaume a cofondé l'association S2N (Sécurité nocturne Nantes), devenue référente sur ces sujets et qui rassemble un millier de commerçants. *«La situation est dramatique. Les policiers sont découragés, ils voient ressortir deux jours plus tard ceux qu'ils ont réussi à mettre sous les verrous. La justice est débordée. Les prisons sont saturées. Dans les rues, on les voit, les délinquants n'ont plus peur de personne, et encore moins des policiers. C'est devenu Bagdad. On recommande aux victimes de lâcher leur portable. Ça ne vaut pas le coup de recevoir un coup de couteau pour un téléphone.»*

Dans la légèreté de cette fin d'été, les «bobos» et les étudiants installent leur transat sur les rivages de la Loire. Ils aperçoivent alors, comme le signe d'une conjuration, les installations de l'exposition «Voyage à Nantes» qui s'achève la semaine prochaine: devant eux, plus effrayants encore qu'une mauvaise rencontre, les personnages terribles et hirsutes d'une danse macabre ont envahi le parvis de la basilique.

** Le prénom a été modifié*

